

Valérie MATTENS-DESCATOIRE

Lilaau

Sur la voie de l'évolution I



Valérie Mattens-Descatoire

Lileau

Sur la voie de l'évolution 1

© Valérie Mattens-Descatoire, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2521-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*La nuit, s'éveillent les esprits libres, pour toi ma douce,
La nuit, les cœurs vaillants vibrent à la lune rousse,
Dorment, dorment, nos petits anges,
C'est pour eux ce défilé étrange,
Dorment, dorment, nos petits anges,
Le soleil se teint d'orange.*

Comptine d'Anstrade

Chapitre 1

La fugue

– Tu verras, elle va arriver ! Je le sais...

– Je m'en moque ! Viens jouer...

– Elle nous délivrera, c'est écrit... je t'assure !

– Viens ! ... Ne reste pas là ! J'ai peur !

— Han ! Lileau se retourna vivement, mais ne vit rien.

— Marche ! Marche ! se dit-elle butée, reprenant sa route en maudissant sa maladresse.

Ses pas faisaient craquer étrangement les feuilles sèches. Les sons froissés résonnaient ainsi sous la voûte dorée et silencieuse de la forêt. Elle avait à peine 14 ans et son corps frêle avançait désespérément sous sa volonté. Le regard perdu, elle était déterminée à continuer son chemin jusqu'au bout. Peu lui importait la menace des ombres tapies derrière ces arbres. Sa mère, avant de mourir, lui avait fait promettre de porter son ultime message à Pohow, son ami. Et rien ne pourrait l'arrêter, pas même les Darjils. Elle était persuadée que ces agents de l'ordre étaient déjà à sa recherche, envoyés par l'intendant de sa maison.

Lileau connaissait Pohow depuis toujours. Et si elle n'avait pas compris les derniers mots de sa mère, lui saurait sûrement les déchiffrer. Mais elle se sentait en danger. Quel secret pouvait-elle bien lui apporter ?

L'homme habitait dans la petite vallée de Nasgow assez loin de la ville.

La route à pied serait longue ! Et elle manquait de temps car dans quelques jours elle devait rentrer à Yéroid. Ce serait dorénavant son unique maison et sûrement la prison de son adolescence. Alors cette escapade matinale n'était qu'une petite parenthèse volée à l'organisation prévue pour elle. Bientôt elle serait derrière les hauts murs de cette institution, financée par l'un des hommes les plus importants du Comté de Nowland et pratiquement inconnu pour elle : Pétrus Dina, son père.

La silhouette fine dans une robe sombre descendant jusqu'aux genoux, la peau diaphane, les cheveux longs et bruns retenus dans une queue de cheval, quelques mèches rebelles échappées sur le front ombrageant des yeux verts et lumineux ourlés de cils noirs, Lileau avançait maladroitement dans cet univers hostile. Parfois, des larmes coulaient sur ses joues, au souvenir de la douleur de sa mère Eva, à l'approche de la mort. Les derniers mots soufflés par celle-ci avaient été si fragiles... Mais aujourd'hui, les jambes hésitantes et trébuchantes sur le sol irrégulier, Lileau, tout en effort, essayait seulement de conserver son rythme pour tenir sa promesse.

Après la forêt, il y avait une vallée à traverser, une rivière à longer. Et s'il n'était pas là ? Faudrait-il l'attendre ? Lileau priait sur la cadence de ses pas, changeant sa litanie en une chanson douce, murmurant : *ce qui est juste doit arriver*. C'était l'ultime phrase d'Eva.

— Oh ! Dhéli, Dieu de résolution, aide-moi ! Fais que je puisse accomplir la dernière volonté de ma mère !

Lileau avait oublié toutes les prières de son enfance et ne se répétait que cette phrase, espérant l'intervention du tout puissant, espérant son indulgence.

Elle n'avait aucun regard sur la nature qui l'entourait. Rien ne la consolait. Pourtant, la beauté de cette forêt dans ses parures d'automne aurait pu lui donner du courage. C'était comme si la nature, convaincue de la gravité de l'instant, l'accompagnait par ses plus jolis atours. Le soleil levant perçait à peine la pâleur de la brume. Des rais de lumière féérique frayaient leurs chemins entre les branches. L'écorce chatoyante des chênes centenaires animaient ce clair-obscur mélancolique. Mais Lileau, les yeux

toujours embués, regardait ses pieds, butant sur les aspérités cachées sous les feuilles comme autant d'ennemis imprévisibles. Il lui fallait se concentrer. L'important était de garder le rythme. Et l'écho de ses pas et le refrain de sa prière assemblés transcendaient ses membres tournés vers un seul but : aller à Nasgow.

Pourtant, malgré elle, les mots murmurés par sa mère lors de ses derniers instants lui revenaient sans cesse en tête :

— Va, ma Lileau, va rejoindre Pohow. Tu te souviens du chemin n'est-ce pas ? Dis-lui que je suis morte. Dis-le-lui. Qu'il mette le Sibyl au secret ! Qu'on ne le trouve pas ! Les Darjils vont sûrement fouiller la vallée jusqu'au moindre recoin. Va mon enfant, que Dhéli te garde ! Sois forte comme je suis faible. Je serai auprès de toi, je te le promets ! Tu verras, le temps est si élastique parfois... et le destin du Sibyl peut changer tant de choses... Nous devons le protéger pour qu'il ne tombe pas aux mains des Opposants. Va ma fille, va ma Lileau, je suis fière de ton courage. Pardonne-moi de ne pas continuer plus loin sur ton chemin, j'aurais tellement aimé te voir grandir... Va ma fille, va ma Lileau, ce qui est juste doit arriver.

La main d'Eva avait erré, frissonnante, le long de la joue de sa fille pour retomber soudainement sur le drap blanc. Le silence avait alors rempli d'une atmosphère pesante la chambre, pourtant si douce dans son camaïeu de bleus. Lileau, ne pouvant se résoudre à bouger, était restée longtemps à fixer le visage de sa mère désormais serein. Et il avait fallu l'arrivée de l'infirmière pour la sortir de son hébétude.

La logique des mots, si gravement chuchotés par Eva, échappait à Lileau. Mais tout l'amour qu'elle lui vouait l'avait convaincue de l'importance de porter son dernier message.

Qu'allait-elle devenir sans sa mère maintenant ? Et il fallait rentrer à Yéroid sans son soutien ! Cette immense cité dans la ville, dont les portes demeuraient éternellement fermées, était auréolée du prestige de ses cours exceptionnels. L'enseignement particulier était tenu secret. Seuls les meilleurs élèves du pays étaient sélectionnés pour avoir droit d'y entrer. C'était un véritable honneur pour les familles, que d'avoir un enfant admis

dans cette école. On disait qu'elle forgeait les esprits forts pour l'avenir et les meilleurs étaient assurés d'occuper les plus hautes fonctions de l'Etat une fois les études finies.

Pourtant les alentours de Yéroid, par contraste, grouillaient de vie dans l'indifférence totale de ce qui pouvait se passer derrière ces grilles. Lileau, enfant, avait parfois longé les murs de cette prestigieuse école, sa petite main fraîche dans celle chaude et douce de sa mère qui lui disait alors énigmatique :

— Quand tu seras à l'intérieur, souviens-toi de ton prénom, Lileau ! C'est promis ? Tu te souviendras de ton prénom ? insistait-elle devant le sourire insouciant de sa fille.

Lileau savait qu'après son escapade à Nasgow, c'est là que serait sa nouvelle vie. Cette perspective l'effrayait un peu. Mais de toute façon, elle n'avait nulle part où aller. Là ou ailleurs, dorénavant, elle était seule ! Les larmes de la jeune fille se mirent à couler le long de ses joues, cette fois-ci, sans retenue.

— Maman ! Pourquoi m'as-tu laissée ? gémit-elle, si triste.

Le silence de la forêt ne la consolait pas. Elle avançait, cœur vaillant, tenue par sa promesse ultime : donner le message à Pohow. Ce chemin, elle le connaissait. Eva et elle l'avaient emprunté l'année précédente. Sa mère avait insisté alors pour faire cette promenade surprenante à travers les bois, traçant comme repères de petites croix sur certains arbres.

— Tu te souviendras mieux, disait-elle énigmatique.

Savait-elle déjà que sa fille reviendrait seule ? Mais aujourd'hui, Lileau pouvait avancer les yeux fermés, tant ce moment providentiel était encore présent dans son souvenir. Sa mère et elle avaient chanté, en riant comme deux enfants, toutes les comptines qu'elles connaissaient. Elles avaient cueilli et mangé les mûres accrochées aux ronces, sur les bas-côtés du chemin. Cette promenade, sous le soleil, lui avait paru si courte à ce moment-là... Elle avait été si heureuse durant ce premier trajet !

Alors que maintenant, dans le froid matinal annonçant l'automne, l'humeur de Lileau était glacée elle aussi. La seule espérance de joie aujourd'hui était de retrouver Pohow et son fils Sėti.

— Pourvu que Sėti soit là, pensa-t-elle.

Elle redoutait qu'il ne soit parti travailler aux champs. Il avait un an de plus qu'elle, et se montrait très agile de ses mains. Avec son canif, il lui avait sculpté l'année dernière, un petit mouton dans le bois tendre d'une bûche. Elle l'avait gardé sur elle, rare vestige de sa vie d'avant. Elle y tenait d'autant plus que depuis la mort de sa mère, l'intendant de la maison dirigeait tout : les domestiques, les obsèques, mais aussi la vente des effets personnels d'Eva et la liquidation des biens. Même les anciens jouets de Lileau avaient ainsi disparu de sa chambre ! De sa voix nasillarde, il lui avait dit :

— Vous serez prise complètement en charge par l'école. C'est un enseignement particulier, vous ne pourrez pas apporter des objets personnels. La maison, à présent inutile, sera vendue ou louée.

C'était comme si l'on déchirait les pages de son enfance. Il ne lui restait rien, sauf quelques vêtements, le mouton en bois de Sėti, la montre escargot de Mali, sa préceptrice et la broche que sa mère lui avait glissée dans la main, pendant son agonie. Ce petit bijou, elle l'avait caché en le piquant à l'intérieur du col de sa robe. C'était son seul vrai trésor.

La lumière s'intensifia peu à peu, les arbres s'espaçaient et quelques herbes hautes commençaient à apparaître çà et là. La vallée tout doucement s'installait, formant avec la forêt une lisière parfumée de petites fleurs blanches éparses et timides. Lileau regarda le paysage qui se dessinait devant elle. Il avait changé depuis plus d'un an. Les herbes folles des prés étaient devenues de longues tiges ondulant tristement au gré du vent sifflant, comme une mer abandonnée, dorée par un soleil aujourd'hui disparu. Au loin, les champs cultivés aux teintes joyeuses avaient laissé place à une palette d'ocres et de bruns plus sombres.

Quittant la forêt, il fallait à Lileau traverser ces prairies oubliées. Les

herbes, qui lui caressaient maintenant les mollets, devinrent bientôt de plus en plus hautes. Elle dut s'aider de ses bras pour écarter les vagues réticentes et se frayer ainsi un chemin.

— Regarde Lileau, disait Eva, respire cet air de liberté. C'est pour cela aussi que je me bats.

Lileau ne comprenait toujours pas ce qu'Eva avait voulu dire. À qui s'opposait-elle ? Elle n'en avait jamais rien su. Comment pouvait-on se battre pour des prairies dormant paisiblement sous le soleil froid ? Qui pouvait bien les convoiter ? On était loin de la ville ! Pourquoi sa mère ne lui avait-elle pas dit clairement la vérité, expliqué les choses sans sous-entendu et révélé ce qu'elle faisait ? Et qui était réellement Pohow ? Faisait-il partie du complot évoqué par Eva ? Et quel était ce truc, ce Sibyl ? Toutes ces questions tournaient dans sa tête et s'agaçaient les unes aux autres.

Bientôt, la caresse des herbes sur ses jambes et ses bras devint brûlure, consumant insidieusement sa détermination. Devait-elle vraiment continuer ? Lileau hésitait. Et si elle s'arrêtait là et se couchait quelque temps ? Qui pourrait le lui reprocher ? Non, elle avait promis !

— Maman ! Pourquoi m'as-tu laissée ? maugréa-t-elle une nouvelle fois, butée.

Elle regardait les baies rouges au creux de sa main, son esprit n'arrivait pas à se calmer. Elle n'était pas très fière de ce départ caché. Mais aurait-elle pu faire autrement ? Elle, si sage, si réservée, si prévisible pour les gens de maison, allaient-ils seulement se rendre compte de son absence ? Avaient-ils déjà prévenu les Darjils ? Ils ne pouvaient pas comprendre ! Les derniers mots de sa mère devaient être transmis à leur destinataire. Elle n'avait pas le choix !

Avancer encore et encore à travers cette prairie, il le fallait. Elle devait suivre la douce pente herbeuse et longer le bosquet pour rejoindre la rivière. Là, elle descendrait le long de l'eau jusqu'au gros arbre couché. Lileau s'arrêta quelques instants pour nettoyer ses chaussures des feuilles mortes de la forêt. Secoua sa robe légèrement, puis inspecta ses mollets. Ils étaient